

**Etudes genre
Certificat de formation continue
Cycle 2004-2007**

Université de Genève
(Faculté des sciences économiques et sociales)

**Travail de recherche sur les « Cahiers
Kangourou » (Cahiers I à VI)**

« C'est une chose délicieuse que d'être mariée »

(Ruth, IV, Genève, octobre 1931)

Maryelle BUDRY

**Travail de recherche sur les Cahiers Kangourou
(Cahiers I à VI)**

« *C'est une chose délicieuse que d'être mariée* »

(Ruth, IV, Genève, octobre 1931)

1) Introduction

Quand je réfléchis aux raisons qui m'ont fait choisir ce thème de recherche, je remonte à mes origines et à l'histoire de ma vie... (Je ne suis pas de formation psychanalytique pour rien !). Ma mère, née en 1909, portait en elle un élan de vie et un optimisme en l'avenir peu communs. Adolescente, j'ai découvert dans sa bibliothèque le livre qui allait changer ma vie et la vie de millions de femmes : « *Le Deuxième Sexe* ». Et j'ai été frappée qu'il ait été écrit par une (quasi) contemporaine de ma mère : Simone de Beauvoir, née en 1908.

Une autre femme née en 1908 éclaira ma jeunesse par ses écrits et par sa voix chaleureuse : Françoise Dolto, psychanalyste, qui savait parler aux mères, un modèle, un idéal professionnel pour moi, psychologue débutante.

Durant la période du MLF genevois, je suis allée vivre en communauté de femmes dans un immeuble en ville. Notre voisine du rez-de-chaussée est tout de suite montée nous souhaiter la bienvenue. Elle débordait d'énergie et d'enthousiasme pour le féminisme. Elle est devenue une amie très chère. Elle s'appelait Colette Martin, née en 1907. C'est elle qui, au retour de la course de maturité de l'École supérieure de jeunes filles en 1926, fut l'une des initiatrices d'une correspondance entre camarades de volée dans les cahiers « Kangourou »...

Quatre femmes de la même génération, dont nous allons fêter les centenaires, ont donc marqué ma vie. J'en étais consciente quand j'ai eu connaissance des 9 cahiers « Kangourou » et du réseau des « Grenouilles », selon les termes qu'avaient choisis ce groupe de 18 jeunes filles nées en 1907 pour se désigner. C'était en 1997, à l'exposition « En attendant le Prince charmant » organisée par la CRIEE (Communauté de recherche interdisciplinaire sur l'éducation et l'enfance) à l'Annexe de Conches du Musée d'ethnographie. Juliette Michaelis et Patricia Plattner avaient aménagé une petite salle consacrée aux femmes de cette génération et passaient en continu le film réalisé par Patricia Plattner et F-Ch. Marzal. Avec émotion j'ai découvert cette belle aventure d'amitié entre les "Grenouilles" et j'ai compris pourquoi Colette Martin, qui venait de décéder, était tant attachée à ses anciennes camarades d'école, dont elle nous parlait parfois. Juliette Michaëlis, commissaire de l'exposition, voyant mon intérêt m'avait alors dit : « Si un jour tu voulais faire une recherche, tu pourrais étudier ces cahiers Kangourou, c'est un magnifique matériel sur l'histoire des femmes ».

Cette injonction était toujours distincte à mes oreilles près de dix ans plus tard, quand j'appris que je devais réaliser une recherche pour le Certificat de formation continue en études genre. Elle me revint d'autant plus que durant l'été 2004, j'avais déjà enquêté sur la vie de Colette Martin afin de rédiger une

notice biographique sur elle pour l'ouvrage « Les Femmes dans la mémoire de Genève » (2005).

De lire une correspondance de jeunes filles de l'époque allait me permettre, pensais-je, d'analyser leurs aspirations de libération confrontées à l'idéologie de l'époque. Je voulais me centrer sur les projets professionnels et amoureux (modèle du mari idéal ou envie de liberté ?) et cerner d'autres valeurs (sociales, spirituelles, humanitaires). Cette idée m'avait été donnée par les autobiographies de Simone de Beauvoir (1958 et 1960) et de Françoise Dolto (1986), puis par un ouvrage récent passionnant : « Des jeunes filles exemplaires » d'Isabelle Grellet et Caroline Kruse, qui analysent la difficile émancipation de trois jeunes femmes de cette génération : « Dolto, Zaza, Beauvoir » (2004). D'autres auteures, Annie Ernaux (1988) ou Pierrette Fleutiaux (2001), sous forme plus romancée, ont parlé de leurs mères, femmes de cette génération, qui ont changé de condition sociale et ont encore poussé leurs filles à les dépasser. Leurs témoignages m'ont également confirmée dans mon idée d'étudier cette génération.

2) Méthode de travail

Mais dans les premiers Cahiers Kangourou, je n'ai pas tout de suite trouvé le contenu nécessaire pour travailler sur mes hypothèses. Les lettres de jeunesse des premiers Cahiers sont presque uniquement factuelles et n'évoquent que très rarement des sentiments ou des idéaux. Les jeunes femmes sont pudiques et n'ont pas eu l'habitude d'échanger librement. (« *La timidité m'empêche de vous faire part de mes expériences et réflexions philosophiques* » écrit Gisèle en mars 1930 (Cahier IV), « *Je n'ai pas encore pu vaincre ce « je ne sais quoi » qui m'empêche de m'exprimer lorsqu'il s'agit de sentiments profonds, comme la douleur et la joie* » écrit Laure en juin 1936, Cahier V). Ce n'est qu'au fil des années, que certaines exprimeront leurs opinions (par exemple face à la guerre) puis, peu à peu, oseront davantage écrire leurs sentiments personnels.

Ayant dû rabattre mes premières prétentions de recherche, j'ai opté pour scruter à travers ces Cahiers les débuts de ces jeunes femmes dans la vie professionnelle, puis l'impact du mariage et de la maternité sur leur profession. Je me suis centrée sur les vingt premières années de leur correspondance, soit les Cahiers I à VI. J'ai utilisé aussi quelques autres documents gardés par Anne-Lise Schärli :

- un manuscrit de 1997 de Mathilde Geroudet, une des « Grenouilles » les plus actives à maintenir le lien,
- l'hommage de Philippe Neeser, fils de Madelaine aux obsèques de sa mère en 1998,
- le film vidéo et la présentation du document de Patricia Plattner et Juliette Michaelis (1997),
- mes propres recherches sur Colette Martin (2004),

- des entretiens avec Anne-Lise Schärli, fille d'Hélène, Catherine Casagrande, fille de Jacqueline, Marie-Claire Vallet, élève de Mathilde, puis d'Hélène.

J'ai tenu des fiches sur chacune des 18 femmes, suivant leur évolution par les Cahiers Kangourou (principalement dans les six premiers cahiers), et récapitulant tous les parcours lors de 4 étapes :

- 1) à la fin du 2^{ème} cahier, en 1928, marquant pour plusieurs le retour à Genève après deux ans de voyages et avant la coupure de la perte du 3^{ème} cahier de 1929.
- 2) à la fin du 4^{ème} cahier, en 1933, après une première vague de mariages
- 3) au 10^{ème} anniversaire de la maturité en 1936
- 4) au 20^{ème} anniversaire de la maturité en 1946.

J'ai encore ajouté un tableau des naissances des enfants.

De ces trajectoires de vie, j'ai essayé de tirer quelques conclusions sur les articulations entre vie professionnelle et vie familiale des femmes de cette génération, que j'illustrerai par des extraits de leur correspondance.

Enfin, en dernier chapitre, je suggère des pistes de recherches sur ce matériel exceptionnel, qui permettraient d'approfondir encore nos connaissances sur la condition féminine au XX^{ème} siècle.

3) Description du corpus

Il s'agit de 9 cahiers tout simples, à la couverture cartonnée, aux pages lignées ou quadrillées, de vrais cahiers d'écolières. La formule n'a pas changé avec le temps. Les Cahiers sont de grosseurs variables et donc le découpage du temps en cahiers est arbitraire. Les deux premiers ne couvrent même pas deux ans, alors que le 5^{ème} a circulé durant 8 ans et le 7^{ème} durant 17 ans.

La fille de la « Grenouille » Hélène, Anne-Lise Schärli, est la dépositaire de ces précieux Cahiers Kangourou. En décembre 2006, elle me les a prêtés, disposés dans une grosse sacoche de cuir appartenant à son mari. Je la remercie encore beaucoup de sa confiance. Revenant de Bernex en bus, je me rappelle avoir eu le souffle coupé d'émotion à transporter ainsi d'authentiques manuscrits historiques !

Les « Cahiers Kangourou » constituent une correspondance échangée durant 64 ans par 18 camarades d'école, qui, à l'issue de leur dernière course de fin d'année de l'Ecole supérieure de jeunes filles de Genève, section maturité pédagogique, en juillet 1926, décidèrent de garder le contact entre elles en s'écrivant leurs nouvelles et leurs réflexions personnelles à tour de rôle. La première responsable de cette correspondance, Mathilde, fit un dessin symbolique sur la première page du premier cahier « *Vous voyez tout d'abord un Kangourou sautant. Le Kangourou, c'est notre cahier.(...) Il franchit tous les obstacles, les montagnes couvertes de sapins, les lacs, les mers insondables. Il va, malgré la vitesse des trains et la puissance des transatlantiques, apporter*

aux petites Genevoises exilées avec leur valise et leur parapluie, un réconfort supérieur à celui de l'alcool de menthe, et resserrer, plus que ne le font les lettres, les amitiés d'école ». Au bas de cette vignette symbolique, elle avait aussi dessiné un marécage : « ... *Quant aux grenouilles et à l'araignée, elles représentent celles qui restent à Genève et qui s'enlisent malgré elles tout en filant leur toile* ».

Ces symboles animaliers vont beaucoup plaire à l'équipe de camarades. Chaque première page de cahier sera décorée d'un nouveau kangourou, dessiné par Mathilde ou Hélène et l'habitude d'appeler ainsi le cahier de correspondance demeurera durant les 64 ans d'échanges, même lorsqu'il ne franchira plus les montagnes et les mers. L'expression des « Grenouilles » se gardera également et s'étendra peu à peu à toutes les correspondantes. Durant les périodes des séjours à l'étranger, les correspondantes lointaines seront appelées les « Sarigues » (proposition d'Henriette en décembre 1926, définition donnée par Nelly en janvier 1927 : « *Petit quadrupède d'Amérique, dont la femelle a sous le ventre une espèce de poche dans laquelle elle porte ses petits* »). Les maris seront appelés les « Crapauds » et les enfants les « Têtards ». Le terme « marais » pour désigner Genève sera aussi souvent employé. Chaque correspondante rivalise d'images animalières touchantes ou spirituelles : « *C'est toi chère vieille bête qui vient me faire une petite visite entre deux longues étapes !* » (Nelly, II, Heidelberg, mai 1927), « *Le petit ami me dit qu'il voulait prendre congé de moi, car il avait encore de longs trajets à faire en un temps limité. Je le chargeai donc de toutes mes amitiés pour mes camarades et amies, j'espère qu'il n'aura pas mis ma commission dans sa poche percée* » (Alice, I, Genève, novembre 1926), « *Essoufflé, écrasé entre deux feuilles de carton, le pauvre animal est parvenu enfin dans cette douce Albyon* » (Hélène, I, Wallasey, janvier 1927) .

Durant toute leur vie, elles exprimeront leur reconnaissance envers ce Kangourou qui leur apporte des nouvelles de leurs amies et renforce leurs liens. Par exemple, en mars 1940 (cahier V), alors que les échanges sont plus rares et difficiles avec les « Sarigues », Agnès écrit : « *Jeudi passé, Colette à la veille de son départ pour Le Cateau (elle repart vaillante et souriante à son champ de labour) m'a ramené dans le hall de la Banque Fédérale le précieux animal. (...) Sa lecture a eu pour moi, cette fois, une saveur que j'ignorais. Je l'ai toujours aimé et beaucoup, mais l'autre jour j'ai réalisé tout ce qu'il était, tout ce qu'il valait. Il n'est pas seulement un lien, un rappel du passé, il est aussi un réconfort et une joie pour le présent. (...) Au fond, nous sommes peut-être plus liées aujourd'hui qu'à notre sortie d'école. Notre volée à la fois hétérogène et homogène forme un tout et il faut que ce cahier en reste le lien vivant et agile .* »

En 1991, Mathilde retrace toute l'histoire du Kangourou et les parcours de vie de ses camarades dans un document destiné à marquer le 65^{ème} anniversaire de la maturité. Alors qu'elles ont cessé de correspondre depuis 1990, ces amies de jeunesse n'ont pas renoncé à leurs réunions au Café Dorian ou les unes chez les autres. Elle relate toutes les fêtes d'anniversaire de la volée, elle dresse la liste des « Têtards » avec leurs dates de naissance, ainsi que la liste des « *vides dans*

la volée », soit des décès également datés. Par ce document écrit de la main encore ferme d'une octogénaire¹, on mesure l'importance des liens tissés durant tant d'années.

Voici la liste des Cahiers Kangourou :

Cahier No I : juillet 1926-avril 1927 : séjours à l'étranger, premières recherches d'emploi, compléments d'études. Une fiancée.

Cahier No II avril 1927- mars 1928 : suivi des voyages et des premiers emplois.

Cahier No III : égaré en 1929 en Espagne

Cahier No IV : mars 1930 – avril 1933 : la plupart des jeunes femmes sont revenues à Genève, quelques unes se sont installées à l'étranger, premiers mariages, premières naissances de « Têtards », poursuite des voyages pour l'une d'entre elles. Certains maris prennent la plume : réactions ! Certaines n'apprécient pas l'intervention des « Crapauds ».

Après cinq ans, premières retrouvailles de la volée en juillet 1931 à la fontaine de la Cité.

Cahier No V : mai 1933-juin 1941 : nouveaux mariages, nouveaux enfants, montée des troubles sociaux, guerre mondiale. Pour celles qui vivent en France, rationnement, mobilisation des maris, séparation d'avec les familles. Quelques-unes gardent le silence. À la rencontre des 10 ans de la maturité pédagogique, elles ne sont que neuf.

Cahier No VI : juin 1941 – mai 1955 : Le Kangourou circule lentement. Premier décès de la volée, en 1944, émotion partagée. Echanges sur la profession d'institutrice. Retrouvailles des 20^{ème} et 25^{ème} anniversaires.

Cahier No VII : juin 1956 – septembre 1973 : Fêtes des 30^{ème} et 45^{ème} anniversaires (pas de trace, dans ce cahier, du 40^{ème}, pourtant célébré) qui les rassemblent quasi toutes. Les enfants les quittent, les petits-enfants arrivent. Davantage d'échanges d'idées et d'impressions de lectures.

Cahier No VIII : juillet 1974 – octobre 1981 : Retrouvailles plus fréquentes. Multiples échanges sur les petits-enfants. Deuils, maladies, mais aussi un somptueux 50^{ème} anniversaire avec du champagne, en juillet 1976. Toutes sont là, par messages interposés, même celle du Mexique. « *Sauf celles qui ont pris de l'avance sur le chemin de l'éternité* » (deux sont décédées durant cette période).

Cahier No IX : Novembre 1981-février 1986. Deuils de plusieurs « Crapauds ». Maladies et handicaps, deux décès. Mais « malgré tout » selon leur devise, des échanges en profondeur, des fêtes et de beaux mariages des petits-enfants.

Cahier No X : février 1986 – mars 1990 : Commencé dans l'enthousiasme de leurs 80 ans et par la très joyeuse fête du 60^{ème} anniversaire, le Kangourou s'essouffle... les « Grenouilles » survivantes décident de mettre un terme à sa

¹ Etonnement, la calligraphie de Mathilde ne change pas en 65 ans !

course en 1990 (« à l'unanimité moins une voix »), sans pour autant que cesse leur amitié et leurs réunions de volée.

J'ai travaillé essentiellement sur les cahiers I à VI, mais en me référant cependant à des épisodes ultérieurs.

Voici la liste des 18 femmes qui décident de s'échanger « *des réflexions personnelles et typiques, évoquant l'atmosphère des pays où séjournent les différents membres* » (Point 1 du Règlement de 1926, rédigé par Mathilde). Je les présente, selon ma méthode de travail, par ordre alphabétique de leur prénom, et donne ici leurs noms de famille successifs, avec leur année de mariage. Dans le reste du travail, je n'emploierai plus que le prénom.

Adrienne Maillard, puis épouse Hadorn (1930)

Agnès Bourgeois

Alice Matthey, épouse Klöti (1945)

Anita Bassegoda, épouse Mas (1940)

Colette Magnenat, épouse Martin (1932)

Elisabeth Clerc, épouse Riom (1941)

Gisèle Bonnet, épouse Bugnot (1932)

Hélène Duperrex, épouse Troesch (1935)

Marthe Béné, qui change son prénom en **Henriette** dès 1926

Jacqueline Pochon, épouse Breithaupt (1940)

Laure Magnin, épouse Stämpfli (1936 ou 1937)

Madelaine Pidoux, épouse Neeser (1942)

Mathilde Géroudet

Nelly Mercier, épouse Vigny (1941 ou 1942)

Odette Bailly, épouse Voulot (1930)

Renée Renaud, épouse Droz (1929)

Ruth Candaux, épouse Wellhäuser (1930)

Tamara Tapourya, épouse Gabrielli (1928)

4) Conditions économiques et sociales

En ne prenant compte que des informations contenues dans les Cahiers, il n'y a pour ainsi dire pas d'indices pour deviner la condition sociale de naissance de ces jeunes femmes. Les parents ont certainement encouragé les études de leurs filles en les plaçant à l'École supérieure de jeunes filles, mais dans la section « professionnelle », la pédagogique, qui dispensait des cours de pédagogie et des leçons d'application de tenues de classe, dont la maturité devait leur permettre de gagner leur vie dès 19 ans, plutôt que dans la section littéraire. « *L'enseignement à l'époque était pour une femme une position intéressante et enviable* », explique Mathilde en 1997. Quasiment toutes ont cherché assidûment du travail dès la sortie de l'école. Une petite minorité a pu se permettre d'attendre la bonne place ou d'entreprendre des études longues. Par une source orale et familiale, j'ai appris que la seule jeune femme qui a pu suivre des études universitaires jusqu'au diplôme, Colette, était fille d'un avocat

devenu conseiller d'Etat. J'avais compris, un peu à travers les lignes et les photos, qu'Hélène était la fille du directeur de l'Ecole d'horticulture. La fille d'Hélène, Anne-Lise Schärliig m'a raconté que son grand-père avait tout d'abord été jardinier dans une famille patricienne, ce qui était d'un statut social très bas. Hélène avait commencé à fréquenter l'Ecole supérieure de jeunes filles alors que sa famille vivait encore dans la précarité. Tamara, en juillet 1935 (cahier V) se rappellera combien sa vie de jeune fille exilée et sans famille était dure, et en 1928 (cahier II), seule à Paris, elle avoue à ses camarades ses angoisses pour le pain quotidien quand les leçons particulières viennent à manquer. En 1998, Philippe Neeser, au culte funèbre de sa mère Madelaine, dresse son parcours de vie. Il évoque alors son grand-père, employé de banque qui travaillait 14 heures par jour, avec pour loisirs des dimanches familiaux au Salève.

Les professions des époux sont rarement nommées lors des annonces de mariage. Quelques indices me donnent tout de même l'impression que la condition sociale des jeunes filles s'améliore avec le mariage : généralement, elles arrêtent de gagner leur vie, et invitent leurs amies à manger ou à passer des après-midi dans leurs jardins. Quand les professions sont nommées, elles sont universitaires et indépendantes : le mari de Tamara est avocat, celui d'Adrienne dentiste, celui d'Hélène journaliste, le mari de Colette pasteur.

L'origine sociale de ces jeunes femmes, ainsi que leurs changements de statuts par le mariage, puis par les aléas de la vie, devraient pouvoir faire l'objet d'une recherche sociologique.

Nous savons que la Genève de l'entre-deux guerres fut secouée de graves crises économiques et sociales, oscillant politiquement entre fascisme et communisme. Jean-Claude Favez et Claude Raffestin dans l'« Histoire de Genève » (1974) qualifient cette période de « traversée du désert » et soulignent la baisse de la natalité. La population résidente est au plus bas en 1925, avec 162 627 habitants.

5) Voyageuses, étudiantes et travailleuses

Deux premiers cahiers : No I juillet 1926-avril 1927- No II avril 1927- mars 1928 : suivi des voyages et emplois.

Dans ces deux premiers cahiers, les « Grenouilles » et « Sarigues » décrivent leur recherche de travail et leur premier poste professionnel, le plus souvent à l'étranger. Elles ne donnent guère d'explications sur les raisons des départs à l'étranger de 12 d'entre elles. Probablement que les raisons semblent évidentes à toutes: il n'y a pas de place de travail dans l'enseignement officiel, le concours d'entrée n'est même plus ouvert. Certaines expriment leur déception : « *Notre section pédago-gâchis* » (Nelly, I, Heidelberg, mai 1927) « *Hélas, ce n'est pas*

ce que j'avais rêvé comme résultat des études pédagogiques » soupire Alice qui travaille dans une boutique (I, Genève, août 1927).

En 1991, Mathilde récapitule ainsi la situation de 1926 : « *Alors que nous terminions nos études, la crise s'annonçait... mais nous partions dans la vie avec notre devise « Malgré tout » qui a influencé notre attitude dans l'existence, attitude qui pour beaucoup fut celle d'un grand courage face aux aléas de l'existence. En ce début juillet 1926, lors de notre course d'école aux Iles Borromées (nous innovions en faisant une course de 2 jours !), nous savions que nous allions être obligées de nous disperser, d'aller chercher du travail à l'étranger : il y avait à Genève pléthore d'enseignants et l'enseignement officiel nous était fermé pour quelques années...* »².

Restent à Genève

Durant ces 20 mois (juillet 1926-mars 1928), seules 4 jeunes femmes sont restées à Genève, les autres sont parties à l'étranger, pour un ou deux ans. 3 d'entre elles ont trouvé, parfois difficilement, un « petit » travail dans un autre domaine que la pédagogie (2 dans le bureau, une dans la vente) et une a trouvé un poste de préceptrice à Genève. Il est intéressant d'observer que ces jeunes femmes qui ne trouvent pas d'emplois d'institutrices sont happées par les emplois de bureau, alors en plein développement³.

Les pauvres « Grenouilles » qui restent à Genève envient beaucoup les « Sarigues ». Alice, par exemple, a été bien frustrée par l'échec de son premier projet à Vienne, puis d'un deuxième dans un pensionnat de Gstaad. « *Mon désir de partir est très fort* ». Enfin, « *en juin 1927 une grenouille quittait la mare, toute seule, vaillante, le cœur plein d'impatience devant l'inconnu* » (Alice, II, Unter-Barmen (D) février 1928). Ruth n'est pas partie : « *Mes occupations ne sont pas variées, j'aide maman et attend une place ou un Prince Charmant* » (I, novembre 1926).

Partent à l'étranger

La plupart des 12 jeunes femmes à l'étranger sont préceptrices, soit dans des familles fortunées, soit dans des pensionnats, 7 d'entre elles sont parties dès la première année, 5 sont parties la deuxième année, après une période d'attente et de recherche (ces places-là ne sont pas non plus faciles à trouver). Les pays d'accueil et de travail sont :

- la Hongrie pour 2 d'entre elles (Henriette et Gisèle préceptrices privées dans de somptueuses demeures),
- l'Allemagne (Heidelberg pour Nelly, Hanovre et Berlin pour Madelaine),

² Leur classe est la dernière volée de la section pédagogique, qui sera supprimée dès la rentrée scolaire de 1926 !

³ « En France, deux secteurs en plein essor jouent un rôle moteur dans la croissance de l'emploi féminin : les banques et les assurances, responsables de 50 % des créations nettes d'emploi, et les services administratifs où la part des femmes double entre 1906 et 1936 », (Duby et Perrot, 1992, p. 438).

- les USA pour Elisabeth,
- la Grande-Bretagne pour Hélène,
- le Portugal, puis le Japon pour Mathilde, préceptrice des deux fils d'un ambassadeur allemand,
- l'Autriche pour Jacqueline,
- les USA pour Elisabeth,
- La France, l'Angleterre et l'Italie accueillent les étudiantes Tamara, Colette et Adrienne.

Ces nombreux dépaysements donnent lieu à des descriptions de lieux, de paysages, de villes, de mode de vie de familles et d'écoles. Les descriptions les plus pittoresques sont évidemment celles d'Elisabeth et de Mathilde, parties le plus loin. Elisabeth raconte en détails (Cahiers I et II, février et août 1927) son voyage de 8 jours en transatlantique – elle combat le mal de mer par le saut à la corde-, son arrivée à New-York, son attente de 5 jours à Ellis Island (« *traitée comme une prisonnière* »), avant de trouver la famille employeuse à Searsdale, près de New-York. Durant ses jours de repos, elle visite les chutes du Niagara et des villes comme Boston et New-York, où elle participe, le 13 juin 1927, à la fête d'arrivée de « *Lindy* », Charles Lindbergh, qui vient de traverser l'Atlantique avec son avion *Spirit of Saint-Louis* (voir la carte souvenir accrochée dans le cahier II !). Mathilde écrit de Tokio en novembre 1929 (Cahier No 3) une longue lettre décrivant les habitations, les habits, les coutumes, les mariages, les nourritures, les caractères d'écriture, les religions du Japon. En septembre 1931 (Cahier IV), elle raconte son voyage de retour par le transsibérien, une année auparavant.

Henriette et Gisèle sont enthousiastes de la Hongrie. Henriette revenue en vacances à Genève « *s'y ennue si épouvantablement qu'elle repart à toute vapeur à Budapest* », car il lui « *est impossible de vivre dans un autre pays* » (II, Budapest, janvier 1928). Gisèle reste à Győr près de deux ans sans rentrer à Genève. Elles vivent ainsi que Jacqueline en Autriche dans des familles très aisées qui vont en villégiature à la campagne durant l'été et sont entourées de domestiques. Elles participent à cette vie de château, collent les photos des riches demeures et s'amuse des moeurs des aristocrates « *ça sonne bien : Jacqueline institutrice d'Henri IV ! Inclinez-vous toutes devant une si haute personnalité !* » (Jacqueline ,II, avril 1927, dans le palais princier de Bad Köstritz in Thür). Et surtout, elles ont beaucoup l'occasion de sortir, d'aller au concert et au théâtre dans les grandes villes. Par exemple à la Comédie française qui va en tournée à Berlin en 1927 (Madelaine, I, mai 1927).

Dans son document de 1991, Mathilde précise : « *Tous les voyages se faisaient en train ou en bateau. Ils étaient longs et souvent peu confortables. Les Grenouilles devenues Sarigues ont souffert du mal de mer* ».

Entreprennent des études

La première année, 4 jeunes femmes entreprennent un complément de formation dans le but d'accéder aux études universitaires, fait encore très rare parmi les femmes. La maturité pédagogique de l'Ecole supérieure de jeunes filles ne le

permettait pas, puisque le latin, condition obligatoire pour accéder à l'Université, n'était pas enseigné dans cette section. La section « réelle latine » n'est créée qu'en 1925. Colette et Laure, en 1927, sont donc parmi les premières jeunes femmes à obtenir une maturité latine. Colette, après sa maturité latine, pouvait en principe entrer à l'Université genevoise, mais elle choisit d'abord une faculté de théologie en Angleterre, pays plus ouvert aux études des femmes. Forte d'un premier diplôme, elle revient à Genève, unique femme de sa faculté, et obtint en 1933 sa licence de théologie. Pour les autres, je ne lis pas d'indication de titre universitaire. Vraisemblablement que Tamara a interrompu ses études de lettres à la Sorbonne à son mariage, de même qu'Adrienne ses études d'italien à Berne pour la même raison. Laure qui, comme Colette, a obtenu une maturité latine, après un séjour linguistique en Angleterre, entre dans un bureau du Palais de Justice. Quant à Anita, qui annonce en 1927 avec enthousiasme ses débuts à l'Institut Rousseau elle ne donne pas assez d'informations au « Kangourou » pour qu'il soit possible de suivre sa trace. On ne la retrouve qu'en 1933 enseignante dans une école de garçons à Barcelone.

Leur principal sujet de correspondance, commun à quasiment toutes : leurs élèves ! On imagine qu'elles avaient dû fantasmer ensemble sur leurs projets pédagogiques dans leurs années d'école et que la réalité les étonne. « *Mon élève m'en a fait voir des mûres et des pas mûres* » (Mathilde, I, Genève, novembre 1927), « *Je m'occupe de deux petits garçons qui ont toutes les qualités, sauf l'envie d'apprendre le français !* » (Jacqueline, I, Ernstbrunn, Autriche, janvier 1927), « *J'enseigne à 10 diablesses de 14 ans* », (Hélène, I, Wallasey, près de Liverpool, juin 1927), « *Mes deux petits élèves sont tous les jours un peu plus diables* » (Odette, I, Genève, mars 1927), « *J'enseigne le français dans 5 classes réfractaires* » (Laure, II, Grande-Bretagne, mars 1928). Quant à Tamara ses élèves « *ne sont pas des chérubins blonds qui pleurent et qui sourient à travers leurs larmes, qui vous disent tu et veulent vous embrasser, qui vous tendent des menottes toutes roses, de ces mignons petits qui sont à croquer(...), hélas mes chérubins à moi portent redingotte, ils n'ont pas moins de 1 m 80 de haut, ils ont la taille fine et le pied cambré, ils sont moustachus, barbus, poilus, velus...terriblement.* » ces étudiants sont par exemple « *deux jeunes Géorgiens (23 et 24 ans !)* qu'elle initie « *non sans plaisir* » aux merveilles de la culture européenne » (Tamara, I, Paris, février 1927). Tamara est la seule jeune femme à oser parler des hommes et de faire allusion à ses flirts, avec d'ailleurs l'intention de choquer ses camarades et surtout de se moquer de ses anciens professeurs : « *là-bas dans un coin, Mlle Wallner fronçe le sourcil* », avec gentillesse et légèreté (Tamara, I, Paris, mars 1927).

Ce qu'elles expriment, et qui est vraiment touchant à lire, c'est leur joie de vivre à 20 ans, leur liberté, leur dynamisme : « *Je trouve la vie magnifique quand on a 20 ans* » (Henriette, II, Budapest, janvier 1928) ;, « *Je jouis de mes 20 ans...dans ma vie tout est rose... journées radieuses, souvenirs merveilleux...* » (Madelaine, II, Hanovre, février 1928), « *Je suis libre comme l'air et j'en profite*

pour me développer égoïstement, féroce­ment en tous sens (...) Tout mon être trépigne sous les assauts multiples de la vie » (Tamara, II, Paris, mars 1928), « *J'ai été enfin plonger mes pattes dans l'eau salée, c'est chic, épatant, mirlific, sublime, très gentil !* » (Hélène, II, Wallasey, G-B, juin 1927).

Ces deux premiers cahiers sont très illustrés de cartes postales ou de photos des lieux qu'elles visitent, de leurs portraits (*admirez ma tenue ou jugez de mon embonpoint*), de dessins de leurs élèves ou de croquis humoristiques.

Un de leurs sujets d'échange concerne leur chevelure : c'est Henriette la première en janvier 1928 qui, de Budapest, annonce victorieusement qu'elle a coupé ses cheveux : « *J'ai envoyé aux pattes ma solennelle et ridicule coiffure d'antan... je voudrais avoir un haut parleur pour vous dire d'en faire autant* ». Madelaine en écho se désole à Hanovre, en février 1928 : « *Malgré mes supplications, l'autorité paternelle n'a pas cédé et je continue à être incommodée et à vivre avec cet échafaudage de cheveux et d'épingles* ». Les cheveux courts symbolisent une étape de l'émancipation des femmes (cf. Georges Duby et Michelle Perrot, 1992, pp. 91-93) et il n'est pas étonnant que ce soit Henriette, qui danse *frénétiquement*, rentre tard dans la nuit et sous-entend qu'elle profite pleinement de sa liberté, qui lance l'appel aux cheveux courts !

Durant leurs séjours dans des milieux plus aisés que les leurs et dans des pays vraisemblablement plus ouverts aux nouvelles idéologies libertaires que la Suisse, ces jeunes femmes ont respiré l'air de la liberté et connu de grands moments de bonheur.

1^{er} tableau

A la fin du 2^{ème} cahier, mars 1928, soit près de deux ans après leur maturité, voici où elles en sont :

Adrienne qui avait commencé des études d'italien à l'Université de la ville de Berne, où elle retournée après sa maturité, est en stage linguistique (préceptrice dans une famille) à Catane en Sicile,

Agnès est à Genève, d'où elle n'est pas partie, employée à la Banque fédérale,

Alice est depuis juin 1927 à Unter-Barmen en Allemagne, préceptrice auprès de deux enfants, et donne en plus des leçons particulières,

Anita est (vraisemblablement, car elle ne donne plus de nouvelles depuis mars 1927) à Genève, étudiante à l'Institut Rousseau, Ecole des sciences de l'éducation,

Colette, après avoir réussi sa maturité latine en juin 1927, est étudiante en théologie à l'Université de King's College, près de Londres,

Elisabeth est pour la deuxième année préceptrice à Searsdale, USA, dans une famille de 3 enfants,

Gisèle est pour la deuxième année à Győr en Hongrie, préceptrice dans une famille, et donne en plus des leçons particulières,

Hélène est pour la deuxième année à Wallasey, en Grande-Bretagne, institutrice dans une école privée,

Henriette est pour la deuxième année en Hongrie, à Budapest, (la première année, elle était à Pecs), préceptrice dans une famille de deux enfants,

Jacqueline, après un séjour en Autriche et un autre en Allemagne, dans de riches familles, est de retour à Genève depuis juillet 1927. Elle a passé le concours d'entrée pour être institutrice à l'École enfantine,

Laure, après avoir réussi sa maturité latine en juin 1927, est en à Cokermonth, en Grande-Bretagne, à la fois étudiante et surveillante dans un pensionnat de jeunes filles,

Madelaine est à Hanovre, en Allemagne, préceptrice de deux enfants dans une famille, la première année avait séjourné et travaillé à Berlin,

Mathilde est à Lisbonne, enseignant le français aux deux enfants d'un ambassadeur d'Allemagne,

Nelly est vraisemblablement à Genève (pas de nouvelles depuis mai 1927 où elle annonçait son retour pour juillet) et dans l'enseignement,

Odette est restée à Genève, institutrice dans une petite école et préceptrice privée de trois petits garçons,

Renée est restée à Genève, employée de bureau au Département des Finances et contributions, et elle est fiancée, la première de la volée, depuis un an,

Ruth est restée à Genève, après un essai dans l'enseignement privé, a renoncé à ce métier qui ne lui laissait pas assez de liberté et travaille comme secrétaire dans une banque,

Tamara est à Paris depuis l'été 1926, a réussi son baccalauréat avec latin en juillet 1927, vit, seule, de leçons privées.

6) Mariages et enfants

Cahier No III perdu en Espagne, 1929

C'est Adrienne, en séjour linguistique à Catane en Italie, qui termine le 2^{ème} cahier en mars 1928, par des descriptions et des cartes postales de la Sicile. Elle vante sa liberté et se moque un peu de Renée, fiancée, qui va « *mettre la tête dans le sac* ».

Le 3^{ème} cahier n'existe plus. Dans le cahier suivant, appelé Kangourou IV, une première lettre d'Agnès, datée de mars 1930, met la volée au courant:

« *Mes chères dix-sept,*

J'ai une tragique nouvelle à vous apprendre : la disparition de notre cher Kangourou III. Parti d'Espagne pour Genève, il n'est jam..jam.. jamais arrivé et pourtant il avait beau...beau...beaucoup navigué... » Elle redonne un règlement en sept points : que le cahier doit être un lien « malgré tout », qu'il ne doit pas séjourner plus de cinq jours au maximum chez les membres, etc, et annonce un nouveau point : « *Chaque année, le dernier samedi de juin, sarigues et grenouilles doivent se rencontrer vers la Fontaine de la Cité à 6h et demi du soir* ».

Deux ans de la vie des Grenouilles ont donc disparu et c'est fort regrettable, car entre 1928 et 1930, elles ont dû relater les événements des retours à Genève, les nouvelles recherches d'un poste professionnel et les premiers mariages .

No IV : mars 1930 – avril 1933 : premiers mariages, premiers enfants, approfondissements professionnels ou changements d'orientation.

En marge du cahier No IV, Agnès a glissé une lettre de Tamara qu'elle a reçue personnellement en 1929 (mois non indiqué). Tamara raconte son mariage. Elle était à la veille de quitter Paris et partir rejoindre sa tante en Albanie, « *lorsque soudain je me ravisai et me mariaï le lendemain –ou peu s'en faut. ...Il paraît qu'un mariage, cela se prépare, cela se mijote, cela se discute, cela se démonte, cela se remonte et cela s'achève par le soin de beaucoup beaucoup de personnes...Moi je ne le savais pas...Il n'y a eu que mon mari et moi. Moi et mon mari* ». Tamara décrit un bel homme aux yeux bleus, gris, vert... d'une intelligence immense et donne son âge : 32 ans et sa profession : romancier et avocat. La manière directe de s'exprimer de Tamara est plutôt exceptionnelle dans ces Cahiers. Renée, la première fiancée, avait écrit dans le cahier I en avril 27 : « *Grande nouvelle : je suis fiancée depuis Nouvel An.* ». Point. Pas de nom, ni de commentaire. Son mariage, le premier de la volée, en octobre 1929, a dû être commenté dans le Cahier No 3.

Les mariages vont se précipiter en 1930 et relatés dans le Cahier IV. Le 27 mars, Ruth écrit « *Deux mots à la hâte pour vous faire part du secret que tout le monde connaît : je me marie au mois de mai. Maintenant déjà je suis dans la fièvre des préparatifs et je nage dans le rose.* » Par le Kangourou, on n'apprend pas rien sur l'homme qui la rend ainsi heureuse. Odette annonce en avril 1930 trois mariages : Adrienne en avril, Ruth en mai et elle : « *Je suis l'exemple de Ruth et je me marie au mois de juin !* ». Elle, en revanche, décrit son fiancé : « *Lyonnais, 27 ans, grand, brun, yeux bruns... Il est aussi calme que je suis « en l'air », mais néanmoins l'accord est parfait* » et colle sa photo de fiançailles dans le Kangourou. Mais nous ne savons ni le nom, ni la profession du mari. Adrienne a dû se marier à Berne, nous n'en avons pas de récit. Hélène raconte le mariage de Ruth (IV, juillet 1930) : « *Comment décrire nos émotions lors du mariage de notre petite Ruth ? Nous sommes allées y assister, nombreuses pour l'entourerElle était resplendissante. De toute la cérémonie d'ailleurs émanait une joie profonde qui saisissait. Et la sortie, une pluie de riz s'abattit sur son long voile blanc, à laquelle une autre pluie, mais de caramels cette fois-ci, répondit. Elle partit, c'était un petit nuage blanc qui s'envolait vers la vie...* ». Et l'année suivante, Ruth toujours sur son nuage écrit à ses amies : « *Je trouve que c'est une chose délicieuse que d'être mariée* » (IV, octobre 1931). C'est le mariage de Gisèle le 9 avril 1932 avec Alfred Bugnot qui attire le plus de commentaires attendris : Agnès (IV, juin 1932) le raconte ainsi: « *C'était par un beau samedi tout irradié de soleil et de bonheur, il y avait de la lumière partout et la petite épouse était ravissante de simplicité et de naturel... Cette semaine, j'ai eu le plaisir de visiter le nid de Gisèle, il est sympathique comme tout. Ajoutez à cela que notre petite amie est un vrai cordon-bleu.* » En

septembre 1932, Elisabeth vante le souvenir délicieux d'une visite à *Gisou* : « *Quel charmant home que le sien !... Oui charmant, parce qu'il y a plus que des meubles disposés avec goût, il y a une atmosphère de sérénité, de paix, de joie bienfaisantes.* » Gisèle a été particulièrement aimée des autres « Grenouilles », qui échangent souvent de ses nouvelles, commentées avec admiration.

Dans la liste des noms des « Grenouilles », dans mon chapitre "Description du corpus", j'ai indiqué la date de leur mariage, signifiant un changement de nom. 9 « Grenouilles » se marient donc avant la guerre, soit avant l'âge de 30 ans, ce qui est dans la norme, mais 6 autres se marieront encore entre 30 et 40 ans. On sentait dans les lettres de plusieurs d'entre elles cette envie de se marier, elles aussi. Par exemple, Elisabeth qui s'attendrit beaucoup sur les premiers enfants de ses amies l'exprime clairement : « *Nos « mariées » respirent toutes tant de bonheur qu'elles enlèvent à toute la volée de 1926 l'envie de rester « vieille fille* » (IV, octobre 1931), mais ne dit pas du tout quel type d'homme elle aimerait épouser...

Pour toutes ces femmes, le mariage est donc perçu comme la consécration de la vie d'une femme et un grand bonheur. Selon Nancy Cott (in Duby et Perrot, 1992,)" parce que de nouveaux rapports conjugaux étaient encouragés, le mariage connut pendant l'entre-deux-guerres une popularité sans précédent". Simone de Beauvoir le souligne également dans « *Le Deuxième Sexe* » (1949) : « (le mariage) devient une union librement consentie par deux individualités autonomes...la femme n'est plus cantonnée dans la fonction reproductrice : celle-ci a perdu en grande partie son caractère de servitude naturelle, elle se présente comme une charge volontairement assumée » (p. 195). Alors que leurs parents avaient connu des mariages de convenance ou arrangés, les couples de cette génération se choisirent et se marièrent selon leurs attirances personnelles, conscients de l'importance d'une vie sexuelle et affective bien partagée, avec l'assentiment de leurs parents. Ils récoltaient les fruits des changements idéologiques intervenus lors de l'après-guerre de 14-18, qui instaura des libertés nouvelles. Lors d'un entretien privé, Jean Kellerhals, sociologue de la famille, m'a expliqué que le succès du mariage durant cette période survient à un moment d'équilibre entre les aspirations individuelles au bonheur et les exigences de l'appartenance au groupe, aux traditions d'une société. C'est un moment de transition entre le traditionnel mariage arrangé qui a perduré durant tout le 19^{ème} siècle et le mariage « romantique », se fondant uniquement sur le sentiment amoureux, au mépris des contingences économiques, qui prévaut actuellement. Ma mère m'exprimait souvent combien son mariage, avec un homme qu'elle aimait et qui la respectait, avait été émancipatoire pour elle. Elle se jugeait privilégiée par rapport à sa mère soumise à un mari autoritaire. Sans que ces choses soient ouvertement exprimées dans ces six premiers Cahiers Kangourou, je sens le même état d'esprit chez les « Grenouilles » mariées. Il est à noter que les Cahiers Kangourou ne reçurent jamais aucune plainte concernant les "Crapauds" (bien au contraire ils seront toujours loués par leurs épouses et jugés *délicieux* par leurs amies) et qu'aucun de ces couples formés entre 1928 et

1949 ne divorça officiellement ! D'après Jean Kellerhals, dans cette génération, on ne divorce pas, on souffre en silence. Ce n'est qu'à la fin des années 1960 que les barrières aux divorces s'abaissent progressivement. Catherine, fille de Jacqueline, m'a cependant raconté la séparation de ses parents, vers 1962. D'après elle, sa mère en a toujours voulu à son père d'avoir été privée de travail à cause de leur mariage, et son père resta « par devoir ». Il avait annoncé à sa famille qu'il ne quitterait pas le domicile conjugal avant que sa fille soit mariée et que son fils ait un métier... toujours dans les schémas traditionnels ! Quant à Colette, si elle a vécu séparée durant sa vieillesse, c'est plus par besoin de liberté que par réelle mésentente, à ce que je l'entendais dire.

Trois « Grenouilles » restèrent célibataires : Agnès, qui exprime parfois une légère nostalgie d'une vie de famille, Mathilde qui malgré son franc-parler n'aborde absolument pas le sujet de sa vie sentimentale et Henriette dont on sait fort peu de choses, si ce n'est un caractère fort décidé durant sa jeunesse. On ne connaît donc pas, à travers ces Cahiers, d'autres modes de vie que le mariage hétérosexuel ou le célibat, en principe chaste. C'est grâce à Agnès et Mathilde que le Kangourou a si bien rempli sa mission durant plus de 60 ans. Les deux célibataires ont été responsables de la circulation et de l'illustration des Cahiers et ce sont elles qui recevaient et donnaient les nouvelles des « Sarigues » durant la guerre et qui organisaient les grandes fêtes d'anniversaire de la maturité pédagogique. Agnès accueillait les réunions dans sa grande maison familiale et a développé une grande amitié de soutien avec Odette, qui souffrait beaucoup de son isolement en France occupée. Toutes les Grenouilles reconnaissent l'engagement de Mathilde et Agnès à veiller sur la bonne marche du « Kangourou » et leur rendaient hommage. Ce sont elles deux, ainsi que la sœur d'Agnès, Jo, qui sont encore assez vaillantes en 1997 pour témoigner dans le film de Patricia Plattner.

Je pense ici à ma propre histoire : mes parents s'étaient mariés par amour en 1934 et ma mère avait accédé à la vie de couple comme à une libération, pour échapper à un père autoritaire. J'ai été élevée dans l'idée que je ne serais heureuse et même « normale » que si je me mariais et avais un ou des enfants... Ma tante, sœur de ma mère, née en 1914, restée célibataire « nostalgique », se sentait un peu inférieure aux femmes mariées, mais a développé un réseau amical fidèle et aussi fort que celui des Grenouilles.

2^{ème} tableau

Situation en avril 1933, à la fin du quatrième cahier :

Adrienne : Berne, mariée, a aidé son mari dentiste, un fils Marc en 1931 ;

Agnès : Genève, célibataire, travaille depuis 1926 à la Banque fédérale ;

Alice : Genève, célibataire, travaille dans une droguerie ;

Anita : pas de nouvelles depuis 1927 ;

Colette : Paris, mariée, licenciée en théologie ;

Elisabeth : Genève, célibataire, institutrice en école privée, monitrice de colonies de vacances en été ;

Gisèle : Genève, mariée, femme au foyer ;

Hélène : Genève, célibataire, institutrice (applique la méthode Decroly) ;

Henriette : Vienne, célibataire, institutrice dans un pensionnat de jeunes filles, se dit « *germanisée* » ;

Jacqueline : Genève, célibataire, enseigne la rythmique dans des classes primaires, suit des cours de piano au Conservatoire ;

Laure : Genève, célibataire, travaille au Palais de Justice,

Madelaine : Genève, célibataire, étudiante bibliothécaire à l'École sociale, effectue son stage de 2^{ème} année ;

Mathilde : Genève, célibataire, effectue son stage d'institutrice dans le cadre des études pédagogiques à l'Institut Jean-Jacques Rousseau ;

Nelly : Genève, célibataire, institutrice ;

Odette : Lyon, mariée, surveille des enfants après les heures d'école (moins d'un mi-temps) ;

Renée : Genève, mariée, une fille Mireille en 1931, institutrice, à l'école des Asters ;

Ruth : Genève, mariée, femme au foyer, un fils Pierre en 1931 ;

Tamara : Paris, mariée, femme au foyer, aide son mari avocat, une fille Hélène en 1929.

7 femmes sont mariées (Adrienne, Colette, Gisèle, Odette, Renée, Ruth, Tamara) dont 4 avec un enfant (Adrienne, Renée, Ruth, Tamara), 2 d'entre elles sont femmes au foyer depuis leur mariage (Gisèle et Ruth) 2 ont assisté leur mari dans sa profession (dentiste et avocat) avant la naissance de l'enfant (Adrienne et Tamara), une a gardé un « petit travail » à temps partiel (Odette) et une « pionnière » cumule travail à temps plein et enfant (Renée) .

Professionnellement, 3 travaillent et gagnent leur vie dans une autre branche que la pédagogie (Agnès employée de banque, Alice vendeuse, Laure employée de commerce), 3 étudient une autre branche (Colette, Jacqueline, Madelaine), 8 sont institutrices ou pédagogues (Elisabeth, Hélène, Henriette, Jacqueline -qui cumule études et travail-, Mathilde, Nelly, Renée, probablement Anita).

7) Guerre et séparations - baby boom

No V : mai 1933-juin 1941 : nouveaux mariages, nouveaux enfants, montée des troubles sociaux, rencontre des 10 ans de la maturité pédagogique.

La même euphorie a accueilli les naissances : en juin 1931, Adrienne ne peut se rendre à la rencontre à la rencontre traditionnelle de la Fontaine de la Cité et explique pourquoi dans le Cahier V, en juillet 31 : « *Mon coeur déborde de joie, je vais bientôt être Maman... chaque jour est une fête à cette pensée* ». Ruth, une des premières mères trouve aussi que « *c'est merveilleux, un grand privilège d'être Maman* » (IV, octobre 31) et décrit *Petit Pierre* avec enthousiasme. Colette désigne Alain, son premier-né comme son *bel enfant* . On la sent émerveillée. La description des bébés, puis des relations entre frères et sœurs va prendre beaucoup de place dans ces Cahiers IV, V et VI. Hélène, par exemple, dresse des portraits de ses enfants avec beaucoup de sensibilité et j'aime qu'elle

confie ce détail qu'Anne-Lise, à 4 ans, *connaît ses premiers fous-rires* (V, mars 1941). Ces jeunes femmes avaient choisi la profession d'enseignante et déjà dans les deux premiers Cahiers décrivaient à leurs camarades les enfants dont elles s'occupaient, voire présentaient leurs filleules ou neveux et nièces. Leur sentiment maternel semble inné et couler de source. Elles tiennent le discours idéologique de l'époque qui prône la femme mère, épouse et « sans profession ». Ce n'est qu'au fil des années qu'elles oseront parfois exprimer leur fatigue. Jacqueline seule osera se plaindre du *train-train quotidien* qui étouffe ses aspirations artistiques : « *Il arrive que je me plonge dans des mélodies de Fauré, ou dans une atmosphère romantique d'un Schumann, alors qu'à côté de moi, mon fils braille (quand il ne fait pas d'autre chose encore plus prosaïque)* » (VI, juin 1945). C'est qu'elle n'avait pas choisi la situation de mère au foyer, mais a eu « *le triste privilège d'être la première femme mise à la porte pour raison de mariage* » (VI, septembre 1942), quand le Canton de Genève adopta des mesures discriminatoires envers les femmes mariées à un fonctionnaire, en leur interdisant de travailler à l'Etat.

Alice et Laure, mariées sur le tard, qui n'eurent pas d'enfants ont exprimé des regrets . Alice a pris en vacances un petit Français durant la guerre et raconte sa « *douce illusion d'une joie que j'aurais tellement voulu savourer un jour et que je ne connaîtrais peut-être jamais* » (VI, novembre 1944).

Il faut rappeler aussi que le début de cette euphorie maternelle survient juste après une période de baisse démographique ! la croissance économique et démographique se développeront simultanément dès la fin de la guerre.

3^{ème} tableau :

Situation en juillet 1936, soit 10 ans après leur maturité :

Adrienne vit à Muri, dans le canton de Berne, elle est mariée avec un dentiste, femme au foyer, un fils de 5 ans, Marc ;

Agnès : Genève, célibataire, travaille toujours à la Banque fédérale, responsable du Kangourou ;

Alice : Genève, célibataire, travaille dans un bureau, figurante au Grand-Théâtre ;

Anita : Barcelone, enseigne le français dans une école de garçons ;

Colette : est partie avec son mari pasteur à Le Cateau, France, mère d'un fils de 3 ans Alain, a obtenu sa thèse de théologie et admise comme pasteure, mais non rémunérée, par l'église protestante ;

Elisabeth : Genève, célibataire, institutrice dans l'enseignement officiel, après avoir réussi concours et stages ;

Gisèle : Genève, mariée, femme au foyer, une fille de 3 ans Danielle (son mari a connu une période de chômage) ;

Hélène : Genève, mariée, enceinte, institutrice;

Henriette : Vienne, vraisemblablement institutrice, peu de nouvelles, si ce n'est « *heureuse d'être au monde et d'y voir clair* » ;

Jacqueline : Genève, célibataire, enseigne la rythmique dans les écoles primaires et étudie le chant au Conservatoire ;

Laure : Genève, travaille dans un bureau, fiancée ;

Madelaine : Genève, plus de nouvelles depuis 1933, devrait vraisemblablement être bibliothécaire ;

Nelly : plus de nouvelles depuis 1932, vraisemblablement institutrice à Genève,

Odette : Lyon, mariée, travaille à mi-temps aux « devoirs surveillés » ;

Renée : Genève, mariée, une fille Mireille, 5 ans, qui meurt en 1936, institutrice ;

Ruth : Genève, mariée, femme au foyer, 2 enfants, Pierre 5 ans, Heidi, 3 ans ;

Tamara : Paris, mariée, femme au foyer aidant son mari avocat, une fille Hélène 7 ans ;

8 femmes sont mariées, parmi elles : 4 sont femmes au foyer, 4 ont un enfant et l'une en a 2, 4 travaillent dont une avec enfant (Renée). Professions : 8 institutrices-enseignantes, une pasteure, une rythmicienne, une bibliothécaire (?), 3 employées de bureau.

8) Enfants et profession

No VI : juin 1941-février 1956

Le sixième cahier débute par le traditionnel dessin de kangourou, mais celui-ci est spécial : il n'est presque plus visible, tant il est entouré d'enfants qui lui grimpent sur le dos et lui tirent la queue. Les années des cahiers V et VI vont être celles du baby-boom.

Si en juillet 1936, il n'y a encore que 7 « Têtards », 2 autres enfants vont naître d'ici la fin 1936, 4 en 1937, 1 en 1939, 1 en 1940, 1 en 1941, 1 en 1942, 2 en 1943, 4 en 1944, La dernière née, en 1949, est la septième enfant de Colette et le 28ème "Têtard" de la volée pédagogique de 1926 !. 13 Grenouilles sont devenues mamans de 7, 3, 2 ou 1 enfant, 2 mariées n'ont pas eu d'enfants, 3 sont restées célibataires et n'ont pas eu de descendance. Les 18 « Grenouilles » ont donc engendré 28 enfants entre 1929 et 1949. Hélène, l'aînée, fille de Tamara est née à Paris en 1929, Geneviève, la cadette, est la dernière enfant de Colette, née à Genève, après le retour de la famille Martin.

Ce comptage a pu être possible grâce à la liste des « Têtards » établie par Mathilde en 1991, avec les dates de naissance. Certaines naissances n'ont pas été annoncées dans les Cahiers.

Tableau des naissances des « Têtards », par année :

1929 : **X** Hélène (29.8) fille de Tamara

1930

1931 : **XX** Pierre (5.4), fils de Ruth ; Mireille (27.9), fille de Renée (décédée en 1936)

1932 : **X** Marc (24.1), fils d'Adrienne, à Berne

1933 : **XXX** Heidi (26.7), fille de Ruth ; Alain (14.9), fils de Colette ; Danielle (30.9), fille de Gisèle

1934

1935

1936 : **XX** Christian (15.8), fils d'Odette ; Brigitte (25.12), fille de Colette
 1937 : **XXXX** Frédéric (3.3), fils de Ruth ; Anne-Lise (12.3), fille d'Hélène ;
 Claude (25.3), fils de Renée ; Denis (11.7), fils de Gisèle
 1938
 1939 : **X** Ariane (9.6), fille de Colette
 1940 : **X** Catherine (25.1), fille de Jacqueline
 1941 : **X** Claudine (30.11), fille de Colette
 1942 : **X** François (4.2), fils d'Elisabeth
 1943 : **XXX** Jean-Marc (janvier), fils de Nelly ; Luc (30.6), fils de Madelaine ;
 Thierry (3.11), fils de Colette
 1944 : **XXX** Arnaud (22.6), fils d'Elisabeth ; Jacqueline (20.10), fille de Renée ;
 Bernard (28.11), fils d'Hélène
 1945 : **X** Thierry (3.11), fils de Colette
 1946 : **X** Aude (8.9), fille d'Elisabeth
 1947 : **XX** Philippe (8.8), fils de Madelaine ; Roland (septembre), fils de Colette
 1948
 1949 : **X** Geneviève (15.1), fille de Colette.

Durant les années de guerre, qui coïncident avec les années les plus intenses du point de vue familial, il n'est plus guère possible de suivre, par les Cahiers Kangourou, les aléas de vie des 18 femmes. Les cahiers circulent trop lentement : aucun message en 1939, et 4 seulement en 1940 dans le Cahier V, 3 en 1941 (cahiers V et VI), 4 en 1942, 2 en 1943, (Cahier VI). On ne reçoit plus de nouvelles d'Henriette en Autriche, ni d'Anita, au Mexique après avoir dû fuir l'Espagne sous domination franquiste. Colette, Tamara et Odette sont en France et vivent les privations, elles donnent très peu de nouvelles. Les maris d'Odette et de Colette sont mobilisés en France, le mari de Laure mobilisé en Suisse. Ruth perd son mari en 1942 et reste avec trois petits enfants. Toute la volée est bouleversée par la mort de Gisèle, "*brusquement et prématurément enlevée à la tendre affection des siens, et à la nôtre aussi*" (VI, Alice, novembre 1944) en 1944. La cause de sa mort n'est pas donnée, il ne semble pas qu'il s'agisse d'un accident. Son veuf, Alfred, rend un vibrant hommage à chacune des "Grenouilles" pour leur amitié et au "Kangourou", "*récepteur de choses adorables et inouïes*".

4^{ème} tableau

Situation en juin 1946, 20 ans après la maturité

Le 22 juin 1946, 20 ans après leur maturité, la guerre est finie et elles se retrouvent à 11, ainsi que d'anciens professeurs, pour fêter leur vingtième anniversaire pour un dîner « *accompagné de beaucoup d'entrain et de bonne humeur* ». Voici où elles en sont dans leur vie :

Adrienne : Muri-Berne, mariée, mère d'un fils, femme au foyer;

Agnès : Genève, célibataire, employée de banque;

Alice : Genève, vient de se marier, travaille dans un bureau ;
Anita : Mexico, mariée, un fils, pas d'information sur son travail;
 Colette : Revenue à Genève en 1946, mariée, 5 enfants (en aura encore 2),
 femme au foyer (puis reprendra un travail d'institutrice);
Elisabeth : Genève, mariée, 3 enfants, travail ?⁴
Gisèle : Décédée le 1 avril 1944, laisse 2 petits enfants;
Hélène : Genève, mariée, 2 enfants, institutrice;
Henriette : Est revenue à Genève pour le 20^{ème} anniversaire, puis plus de
 nouvelles jusqu'en 1951 : célibataire, éducatrice dans un pensionnat à Lausanne;
Jacqueline : Genève, mariée, 2 enfants, femme au foyer en 1946, retrouvera un
 travail de maîtresse de rythmique et de chant en 1947;
Laure : Genève, mariée sans enfant, vraisemblablement femme au foyer;
Madelaine : Genève, mariée, 1 fils, en espère un second (il naîtra en 1947),
 femme au foyer;
Mathilde : Genève, célibataire, institutrice;
Nelly : Genève, mariée, 1 enfant, vraisemblablement femme au foyer;
Odette : Lyon, mariée, 1 enfant, vraisemblablement femme au foyer;
Renée : Genève, mariée, 2 enfants, institutrice;
Ruth : Genève, veuve, 3 enfants, a repris un travail d'employée de bureau:
Tamara : Paris, mariée, 1 enfant, femme au foyer.

La majorité de ces femmes, qui avaient acquis un très bon bagage culturel et qui avaient voyagé et expérimenté la liberté, ont donc interrompu, sans protester, leur parcours professionnel pour rester au foyer, et se conformer à l'idéologie dominante. Même Tamara qui au début de son mariage tient des propos de femme « moderne » : « *Je suis aussi peu popote et mère poule que possible* » et dont le mari, avocat corse, « *a une manière très libre et très large de considérer mon rôle de femme mariée et de maman* » (II, juillet 1931). Cependant Renée et Hélène ont mené de front famille et profession, semble-t-il sans interruption. Jacqueline (qui a donc exprimé qu'elle s'ennuyait au foyer durant sa période de « chômage ») et Elisabeth ont été contraintes d'interrompre durant quelques années l'enseignement pour des raisons de discrimination économique, mais ont repris dès leurs interdictions professionnelles levées. Il serait évidemment très intéressant de savoir pourquoi et comment elles ont résisté à l'idéologie dominante. Raisons économiques? amour du métier? désir d'indépendance financière? Ces questions pourraient se poser lors d'entretiens approfondis avec leurs descendant-e-s. Le bagage culturel et professionnel acquis dans leur jeunesse a aussi sauvé la situation de Ruth, quand elle s'est retrouvée veuve avec 3 enfants, et de Colette, dont le salaire du mari pasteur ne suffisait pas à soutenir financièrement une famille de 9 personnes. Ces deux femmes ont pu retrouver

⁴ Son fils Arnaud Riom m'a appris que sa mère, en épousant un Français, avait perdu sa nationalité suisse et donc le droit d'enseigner dans l'instruction publique, environ entre 1941 et 1952 !

du travail, certes à un niveau moindre que leurs qualifications : employée de bureau pour Ruth, détentrice d'une maturité, et institutrice pour Colette, licenciée en théologie, mais elles ont acquis ainsi une dignité et une autonomie.

Les maris, même *délicieux* ou *charmants*, ne partageaient certainement pas les tâches ménagères et éducatives avec leurs épouses. Ma mère m'a souvent raconté que mon père, pourtant aimant, n'avait jamais changé, ni promené son bébé. Mais Alice, qui se marie donc en 1946, a un mari progressiste: « *Je dois avouer que je n'ai pas un goût très marqué pour les travaux ménagers ; aussi comme j'ai continué à aller au bureau, mon mari ne se considère nullement amoindri de m'aider, le soir, à telle ou telle occupation domestique ; je trouve cela très chic de sa part et je l'estime d'autant mieux.* » (VI, mars 1947). Il est bien regrettable que cette constatation n'ait pas suscité de commentaires parmi les « Grenouilles » !

Les femmes au foyer de cette volée sont-elles des « femmes mystifiées » telles que les décrit Betty Friedan en 1963 ? Ont-elles connu le fameux *inqualifiable malaise* qui donna naissance au Women's Lib ? Ont-elles été touchées par les impacts de la bombe lancée en 1949 par Simone de Beauvoir ? Légèrement plus âgées que les Américaines recensées par Betty Friedan, elles n'ont pas été questionnées sur leur condition de femmes mariées, du moins à cette époque d'intense activité familiale. Tout porte à croire qu'elles avaient complètement intériorisé l'idéologie de l'époque et qu'elles ne remettaient alors certainement pas en question leur condition, ni la suprématie des hommes. La montée d'une conscience de femmes serait à chercher dans les derniers cahiers, où figurent d'ailleurs des articles de journal rendant hommages aux maris et frères des « Grenouilles »... Je sais que vers 1975, Colette, la seule féministe affirmée, se mit à interpeller ses camarades, alors grands-mères, et qu'elles ont discuté d'indépendance et de promotion des femmes. Une recherche minutieuse est donc à poursuivre !

9) La liberté retrouvée

En 1998, Philippe Neeser, au culte funèbre de sa mère Madelaine, dresse son parcours de vie, avec des expressions qui correspondent tout à fait au vocabulaire et à l'esprit des Grenouilles. Il raconte la rencontre de ses parents au service de radiologie de l'Hôpital, elle secrétaire, lui médecin interne. « *Pour s'acquitter de ses devoirs d'épouse et de mère, Madelaine a sans cesse accepté ou renoncé, et néanmoins elle a toujours su trouver son bonheur au milieu de ce qu'elle avait. Cette forme de sagesse toute pragmatique lui permit de dire après la mort de Papa : « Je suis privilégiée dans le sens que j'ai joui de 37 ans de bonheur comme épouse et de 37 ans de satisfaction comme collaboratrice de votre père ».... Craignant en partageant ses peines de peser sur les autres, elle gardait tout ou presque pour elle. Elle assumait pleinement. ... C'est après le décès de Papa que Maman commence à réaliser ses rêves de grande voyageuse, totalisant 10 séjours au Japon (où vit son fils Philippe) ...J'ai découvert des similitudes profondes entre le caractère de Maman et celui des Japonais : un*

goût pour la frugalité, la capacité de se contenter de ce que le sort vous alloue, les bienfaits comme les épreuves, et cela explique bien l'authentique sympathie qu'elle ressentait pour le Japon ».

Le parcours de Madelaine, résumé ainsi par son fils, est symbolique de celui des femmes de cette génération, qui ont pu goûter dans leur jeunesse au vent du large des voyages et d'une profession aimée, puis qui ont été rattrapées par l'idéologie de l'épouse et de la mère au foyer, épouse secondant son mari et lui épargnant les soucis domestiques, assumant seule les enfants, sans se plaindre. Mais veuve et retraitée, elle a recouvré la liberté !

De même, Colette, qui avait tant souhaité exercer le pastorat et qui ne fut que « femme de pasteur », interviewée dans le film de Coline Serreau a cette jolie formule en 1975 : « Je n'ai pas fait ce que j'avais voulu, mais je le ferai ! ». En effet, pour son 75^{ème} anniversaire, sa famille se cotisa pour lui offrir la publication de ses réflexions théologiques « La Transforme ou la Bible à l'an vert » (Editions 3 D, Michel Bettex, 1983). Dans son troisième âge, vivant de façon indépendante, elle s'épanouit dans le mouvement féministe et devint une figure emblématique du MLF, tant à Genève qu'à Paris. Le 14 juin 1991, le soir de la Grève des femmes, dans la salle de l'Alhambra, elle prit la parole devant un millier de femmes qui se levèrent à la fin de son allocution pour une « standing ovation » !

Si la majorité de la volée ne s'est pas plainte du manque de liberté et de la condition inférieure des femmes, en revanche, ces « Grenouilles » ont magnifiquement vécu ce qui deviendra un fondement du féminisme : un lien très fort, essentiel, d'amitié et de solidarité entre elles, qu'on a nommé **sororité**.

10) Pistes de recherches futures

Arrivée au terme de ma petite recherche sur ce matériel fascinant, je souhaite vivement que les familles des Grenouilles et des historien-ne-s continuent à l'explorer.

J'ai eu l'occasion de rencontrer des « Têtards » ou enfants de « Têtards » qui conservaient la mémoire de cette volée de « Grenouilles », mais je ne pense pas que la totalité des familles connaisse l'existence de ces Cahiers. On peut donc suivre par ces Cahiers le parcours de presque chacune de ces femmes, comme je l'ai fait, et je peux bien penser que les familles seraient intéressées de mieux connaître l'histoire de leur mère, grand-mère ou arrière-grand-mère. Restituer la vie des Grenouilles à leurs descendant-e-s serait un premier devoir de mémoire ! Toute historien-ne faisant des recherches sur la vie quotidienne à Genève au XXe siècle serait heureuse de consulter ces documents, pleins de détails sur la vie quotidienne de la classe moyenne, notamment sur le vécu du quotidien durant la période de la guerre, en Suisse et en France. Les historien-e-s de l'éducation pourraient suivre des destins personnels d'institutrices pour illustrer l'évolution de l'instruction publique à Genève. Il y aurait notamment à chercher les raisons de la fermeture de l'enseignement aux jeunes diplômées d'une maturité pédagogique et de l'exigence de passer de nouveaux concours pour

enseigner dans les écoles officielles, dans les années 30-40, à connaître aussi les règlements interdisant à une institutrice mariée à un enseignant de poursuivre sa carrière !

Toute étude sur les femmes de cette époque à Genève, en Suisse ou en Europe devrait passer par la lecture de ces documents. On pourrait certainement tirer encore bien des enseignements sur leur façon de vivre et de penser, sur leur quotidien comme sur leurs idées. Étant donné qu'elles ont beaucoup correspondu après leur retraite et jusqu'à l'âge de 83 ans, ces échanges pourraient aussi servir à des études sur l'attitude des femmes face au vieillissement. Et comme je l'ai indiqué précédemment, on pourrait étudier les premiers frémissements d'aspiration à la liberté parmi ces femmes vieillissantes. Enfin, des graphologues seraient certainement intéressé-e-s de suivre le développement des écritures sur la durée d'une vie adulte. Certaines « Grenouilles » comme Mathilde ont conservé la même écriture, d'autres, comme Colette, changeaient souvent, du moins du point de vue extérieur. Leur rédaction, très élégante, évolue aussi, et serait un sujet d'étude pour des linguistes.

Pour toutes ces raisons, au moins, il vaudrait la peine de publier le texte intégral de cette correspondance, en comprenant les illustrations échangées. Le matériel existant est actuellement fragile, il ne faudrait plus trop le manipuler, afin de le conserver. Ces prochains mois, je vais m'attacher, avec le soutien des Etudes genre, à rédiger un texte de présentation de ces documents destinés à des éditeurs et à des bulletins ou revues d'histoire ou d'études genre, pour les faire connaître. Je voudrais aussi me tenir à disposition des familles pour leur restituer les données récoltées durant ma recherche.

J'ai réalisé ce travail dans des conditions très difficiles, celles de la maladie, de l'agonie et de la mort de ma mère, contemporaine des « Grenouilles ». Et je dois dire que la fréquentation régulière de ces femmes si toniques, si aimables et intelligentes m'a aidée. La force de leur amitié m'a soutenue. Les Cahiers Kangourou continuent donc d'apporter, comme l'écrivait si joliment Agnès (V, mars 1940) « *joie et réconfort pour le présent* » !

Maryelle Budry

Bibliographie :

de BEAUVOIR, Simone (1949), *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris, 2 volumes

de BEAUVOIR, Simone (1958), *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, Paris

de BEAUVOIR, Simone (1960) *La force de l'âge*, Gallimard, Paris

de BEAUVOIR, Simone (1979, 2006), *Anne, ou quand prime le spirituel*, Gallimard, Paris

DOLTO, Françoise, (1986), *Enfances*, Le Seuil, Paris

DEUBER ZIEGLER, Erica, TIKHONOV, Natalia, sous la direction de, (2005) *Les Femmes dans la mémoire de Genève*, Etat de Genève et Susanne Hurter, article sur Colette Martin-Magnenat, par BUDRY, Maryelle, pp 272-273

DUBY, Georges, PERROT, Michelle, sous la direction de, (1992) *Histoire des femmes en Occident, 5 Le vingtième siècle*, Plon, Paris

ERNAUX, Annie (1987), *Une femme*, Gallimard, Paris

FLEUTIAUX, Pierrette, (2003), *Des phrases courtes, ma chérie*, Actes Sud, Arles

FRIEDAN, Betty (1964), *La femme mystifiée*, Editions Gonthier, Genève, 2 volumes

GRELLET, Isabelle, KRUSE, Caroline (2004) *Des jeunes filles exemplaires – Dolto, Zaza, Beauvoir*, Hachette Littératures, Paris

GUICHONNET, Paul, sous la direction de, (1974), *Histoire de Genève*, collection Univers de la France et des pays francophones, Privat, Toulouse-Payot, Lausanne

HAED-KONIG, Anne-Lise, MOTTU-WEBER, Liliane, (1999), *Femmes et discriminations en Suisse : le Poids de l'histoire*, Département d'histoire économique, Uni-Mail

HEIMBERG, Charles, (1993), *L'Education publique à Genève*, Service de la recherche pédagogique, Genève

KAPPELI, Anne-Marie, (1992), *Emancipation féminine et pédagogie (1845-1975)*, Textes d'appui au cours 1992.1993, Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Centrale des photocopies.

LESCAZE, Bernard et LOCHNER, Barbara, (1976) *Genève 1842-1942 Chronique photographique d'une ville en mutation*, Payot, Genève

MARTIN-MAGNENAT, Colette, (1983), *La Transforme ou la Bible à l'an vert*, Editions D3 Michel Bettex, Genève

RENEVEY-FRY, Chantal, sous la direction de (1997), *En attendant le Prince charmant. L'éducation des jeunes filles à Genève 1740-1970*, Service de la recherche en éducation et Musée d'ethnographie, Genève, ainsi qu'un CD-Rom du même nom, réalisé à partir des documents et objets montrés dans l'exposition de la CRIEE, Musée d'ethnographie, octobre 1997-avril 1998

ROGERS, Rebecca, sous la direction de (2004), *La mixité dans l'éducation. Enjeux passés et présents*, ENSS Editions, Paris-Lyon

SCHWED, Philippe (1997), *Ecole des femmes ou femmes savantes ? Chronique de l'Ecole supérieure de jeunes filles de Genève*, Editions Passé Présent, Genève⁵

ZIMMERMANN, Annette (1995), *Les premières femmes universitaires*, Cycle d'orientation de l'enseignement secondaire, DIP, Genève

Archives de l'Université de Genève, interview audio enregistrée de Colette Martin, par Thérèse BIELANDER, mai 1987.

PLATTNER, Patricia et MARZAL, F-Ch., (1997) vidéo PAL *En attendant le Prince charmant*, produit par la CRIEE, copyright Light Night

Annexe : tableaux de situation regroupés

1^{er} tableau :

Situation à la fin du 2^{ème} cahier, mars 1928

Adrienne qui avait commencé des études d'italien à l'Université de la ville de Berne, où elle retournée après sa maturité, est en stage linguistique (préceptrice dans une famille) à Catane en Sicile,

Agnès est à Genève, d'où elle n'est pas partie, employée à la Banque fédérale,

Alice est depuis juin 1927 à Unter-Barmen en Allemagne, préceptrice auprès de deux enfants, et donne en plus des leçons particulières,

Anita est (vraisemblablement, car elle ne donne plus de nouvelles depuis mars 1927) à Genève, étudiante à l'Institut Rousseau, Ecole des sciences de l'éducation,

Colette, après avoir réussi sa maturité latine en juin 1927, est étudiante en théologie à l'Université de King's College, près de Londres,

Elisabeth est pour la deuxième année préceptrice à Searsdale, USA, dans une famille de 3 enfants,

Gisèle est pour la deuxième année à Győr en Hongrie, préceptrice dans une famille, et donne en plus des leçons particulières,

⁵ Sur la couverture de cet ouvrage, édité à l'occasion du 150^e anniversaire de l'ESJF, figure la photo de classe de la classe des « Grenouilles » ! Au tableau noir est inscrite leur devise « Malgré tout ! »

Hélène est pour la deuxième année à Wallasey, en Grande-Bretagne, institutrice dans une école privée,

Henriette est pour la deuxième année en Hongrie, à Budapest, (la première année, elle était à Pecs), préceptrice dans une famille de deux enfants,

Jacqueline, après un séjour en Autriche et un autre en Allemagne, dans de riches familles, est de retour à Genève depuis juillet 1927. Elle a passé le concours d'entrée pour être institutrice à l'Ecole enfantine,

Laure, après avoir réussi sa maturité latine en juin 1927, est en à Cockermouth, en Grande-Bretagne, à la fois étudiante et surveillante dans un pensionnat de jeunes filles,

Madelaine est à Hanovre, en Allemagne, préceptrice de deux enfants dans une famille, la première année avait séjourné et travaillé à Berlin,

Mathilde est à Lisbonne, enseignant le français aux deux enfants d'un ambassadeur d'Allemagne,

Nelly est vraisemblablement à Genève (pas de nouvelles depuis mai 1927 où elle annonçait son retour pour juillet) et dans l'enseignement,

Odette est restée à Genève, institutrice dans une petite école et préceptrice privée de trois petits garçons,

Renée est restée à Genève, employée de bureau au Département des Finances et contributions, et elle est fiancée, la première de la volée, depuis un an,

Ruth est restée à Genève, après un essai dans l'enseignement privé, a renoncé à ce métier qui ne lui laissait pas assez de liberté et travaille comme secrétaire dans une banque,

Tamara est à Paris depuis l'été 1926, a réussi son baccalauréat avec latin en juillet 1927, vit, seule, de leçons privées.

2^{ème} tableau :

Situation à la fin du quatrième cahier, avril 1933

Adrienne : Berne, mariée, a aidé son mari dentiste, un fils Marc en 1931 ;

Agnès : Genève, célibataire, travaille depuis 1926 à la Banque fédérale ;

Alice : Genève, célibataire, travaille dans une droguerie ;

Anita : pas de nouvelles depuis 1927 ;

Colette : Paris, mariée, licenciée en théologie ;

Elisabeth : Genève, célibataire, institutrice en école privée, monitrice de colonies de vacances en été ;

Gisèle : Genève, mariée, femme au foyer ;

Hélène : Genève, célibataire, institutrice;

Henriette : Vienne, célibataire, institutrice dans un pensionnat de jeunes filles, se dit « germanisée » ;

Jacqueline : Genève, célibataire, enseigne la rythmique dans des classes primaires, suit des cours de piano au Conservatoire ;

Laure : Genève, célibataire, travaille au Palais de Justice,

Madelaine : Genève, célibataire, étudiante bibliothécaire à l'Ecole sociale, effectue son stage de 2^{ème} année ;

Mathilde : Genève, célibataire, effectue un stage d'institutrice dans le cadre des études pédagogiques à l'Institut Jean-Jacques Rousseau ;

Nelly : Genève, célibataire, institutrice;

Odette : Lyon, mariée, surveille des enfants après les heures d'école (moins d'un mi-temps) ;

Renée : Genève, mariée, une fille Mireille en 1931, institutrice à l'école des Asters ;

Ruth : Genève, mariée, femme au foyer, un fils Pierre en 1931 ;

Tamara : Paris, mariée, femme au foyer, aide son mari avocat, une fille Hélène en 1929.

3^{ème} tableau :

Situation 10 ans après leur maturité, juillet 1936

Adrienne vit à Muri, dans le canton de Berne, elle est mariée avec un dentiste, femme au foyer, un fils de 5 ans, Marc ;

Agnès : Genève, célibataire, travaille toujours à la Banque fédérale, responsable du Kangourou;

Alice : Genève, célibataire, travaille dans un bureau, figurante au Grand-Théâtre;

Anita : Barcelone, enseigne le français dans une école de garçons ;

Colette : est partie avec son mari pasteur à Le Cateau, France, mère d'un fils de 3 ans Alain, a obtenu sa thèse de théologie et admise comme pasteure, mais non rémunérée, par l'église protestante française ;

Elisabeth : Genève, célibataire, institutrice dans l'enseignement officiel, après avoir réussi concours et stages ;

Gisèle : Genève, mariée, femme au foyer, une fille de 3 ans Danielle (son mari a connu une période de chômage) ;

Hélène : Genève, mariée, enceinte, institutrice appliquant la méthode Decroly dans l'enseignement officiel ;

Henriette : Vienne, vraisemblablement institutrice, peu de nouvelles, si ce n'est « *heureuse d'être au monde et d'y voir clair* » ;

Jacqueline : Genève, célibataire, enseigne la rythmique dans les écoles primaires et étudie le chant au Conservatoire ;

Laure : Genève, travaille dans un bureau, fiancée ;

Madeline : Genève, plus de nouvelles depuis 1933, devrait vraisemblablement être bibliothécaire ;

Nelly : plus de nouvelles depuis 1932, vraisemblablement institutrice à Genève ;

Odette : Lyon, mariée, travaille à mi-temps aux « devoirs surveillés » ;

Renée : Genève, mariée, une fille Mireille, 5 ans, qui meurt en 1936, institutrice ;

Ruth : Genève, mariée, femme au foyer, 2 enfants, Pierre 5 ans, Heidi, 3 ans ;

Tamara : Paris, mariée, femme au foyer aidant son mari avocat, une fille Hélène 7 ans.

4^{ème} tableau

Situation 20 ans après la maturité, juin 1946 :

Adrienne : Muri-Berne, mariée, mère d'un fils, femme au foyer;

Agnès : Genève, célibataire, employée de banque;

Alice : Genève, vient de se marier, travaille dans un bureau ;

Anita : Mexico, mariée, un fils, pas d'information sur son travail;

Colette : Revenue à Genève en 1946, mariée, 5 enfants (en aura encore 2), femme au foyer (puis reprendra un travail d'institutrice);

Elisabeth : Genève, mariée, 3 enfants, a perdu son travail d'institutrice, pour cause de mariage avec un Français ;

Gisèle : Décédée le 1 avril 1944, laisse 2 petits enfants;

Hélène : Genève, mariée, 2 enfants, institutrice;

Henriette : Est revenue à Genève pour le 20^{ème} anniversaire, puis plus de nouvelles jusqu'en 1951 : célibataire, éducatrice dans un pensionnat à Lausanne;

Jacqueline : Genève, mariée, 2 enfants, femme au foyer en 1946, retrouvera un travail de maîtresse de rythmique et de chant en 1947;

Laure : Genève, mariée sans enfant, vraisemblablement femme au foyer;

Madeline : Genève, mariée, 1 fils, en espère un second (il naîtra en 1947), femme au foyer;

Mathilde : Genève, célibataire, institutrice;

Nelly : Genève, mariée, 1 enfant, vraisemblablement femme au foyer;

Odette : Lyon, mariée, 1 enfant, vraisemblablement femme au foyer;

Renée : Genève, mariée, 2 enfants, institutrice;

Ruth : Genève, veuve, 3 enfants, a repris un travail d'employée de bureau:

Tamara : Paris, mariée, 1 enfant, femme au foyer.

Illustrations :

* Première page du premier cahier « *acheté à Domodossola le 2 juillet 1926 à l'occasion de la course de fin d'année aux Iles Borromées* ».

A gauche, le buvard , « *legs précieux de Dame Magnenat (Colette), qui doit être conservé comme une précieuse relique et qui figurera aux archives quand nous en aurons* » !

* Premier dessin du Kangourou, dans le premier cahier, 1926, par Mathilde.
Commentaires page 4.

* Cahier II, 1927, dessin de kangourou de Mathilde

* Cahier V, mai 1933, dessin de kangourou d'Hélène

* Cahier VI, 1942, dessin de kangourou entouré d'enfants, d'Hélène

* « *Je vous présente mon élève pendant le supplice de la dictée !* ». Dessin de Mathilde (I, Genève, décembre 1926)

* Photos d'Alice et Renée (I, Genève, avril 1927)

* Cahier V : Beaucoup de photos d'enfants. Ici Colette et son fils Alain, été 1935

* Les neuf Cahiers Kangourou fermés...